Hon Daniel Fish
with Compliments of
William H Lambert

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
State of Indiana through the Indiana State Library

http://www.archive.org/details/abrahamlincoln00lesp

Abraham Lincoln from Graham L'Esperat

ABRAHAM

LINCOLN

PAR

A. LESPERUT

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17 ET 19, PALAIS-ROYAL

1865

IMPERIAL. LIBRARY

INTRODUCTION

Nous n'avons aucune prétention au titre d'érudit. Nous publions quelques renseignements historiques et biographiques sur Abraham Lincoln, parce que, parti du bas de l'échelle sociale, il a su en atteindre le faîte. Notre but est de faire connaître une noble et belle vie. Nous croyons bon que le grand nombre sache quelle énergique personnalité vient d'être perdue pour le monde par le fait d'un monstrueux assassinat.

A. LESPERUT.

Paris, mai 1865.

AVANT-PROPOS

Platon conseillait à son pays de conduire ses poètes hors du territoire de la république, après les avoir comblés d'honneurs : en lisant le projet de loi pour la réorganisation de l'armée, si laborieusement édifié par les hommes réputés compétents, il nous est venu à l'idée qu'une mesure analogue devrait bien être prise pour les militaires illustres. Du moins, si nous n'avons pas songé pour eux à l'ostracisme, nous serions bien tenté de demander leur exil du gouvernement en général et de la préparation des lois en particulier.

C'est en effet un des meilleurs arguments à l'appui des idées que nous développons plus loin, que cette méconnaissance remarquable, de la part des militaires, des aspirations et des besoins de la société civile.

Il est aisé de voir le peu de cas qu'on fait généralement, dans cette région, de l'opinion du bourgeois que d'aucuns affublent d'un nom plus pittoresque. Cependant il faut bien reconnaître que le bonhomme n'est pas manchot, car il a su faire, à des dates mémorables, quelques vigoureux changements à sa position ; il est devenu par là assez indépendant, et il faut compter avec lui. Comment se fait-il donc qu'on lui propose aujourd'hui de se mettre pieds et poings liés entre les mains des chefs militaires ? C'est trop compter sur sa naïveté. Et du moins, si son abnégation devait avoir pour résultat de rendre la nation invincible, on aurait l'excuse du salut public à invoquer, mais s'il lui est démontré sans peine que la nation n'en serait que plus affaiblie, quel accueil peut-on espérer à de pareils projets ?

Eh quoi ! est-ce bien à nous qui avons versé tant de sang pour toutes les libertés, que l'on demande sérieusement les neuf plus belles années de notre jeunesse pour les passer sous le commandement militaire direct ou indirect !

Et que deviennent ces principes d'égalité qui ont donné lieu à de si terribles luttes que nous en tremblons encore ? Les uns, favorisés du sort ou assez riches pour rejeter tout fardeau, n'auront jamais à craindre d'être dérangés du coin de leur foyer; les autres resteront quatre ou neuf ans au service, à la réserve ou sous les drapeaux, et parmi ces derniers, ceux qui auront payé leur dette de la manière la plus complète et la plus dure, dans le service actif, seront seuls considérés encore comme débiteurs et seront maintenus sous le joug militaire jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans!

Mais qu'on se rassure ; il y aura encore des Français, quelques-uns, qui

jouiront de quelque liberté : on pourra se marier dans la garde nationale mobile, et l'on y restera en repos, moins quinze jours par année et à l'exception du temps de guerre, pourvu qu'on y respecte profondément ses caporaux. Quant aux hommes ayant servi activement, ils sont condamnés au célibat, car il n'est pas question de la liberté du mariage dans la réserve.

Mais cet ingénieux projet qui place tant de générations sous la férule militaire, doit par cela même former une nation aguerrie, vigoureuse, un peuple de fer? C'est précisément là où l'on n'y comprend plus rien. En comptant sans crayon ni papier, nous voyons tout d'abord que sur les 160,000 hommes qui formeront le joli petit contingent annuel, 80,000, ni chair ni poisson, c'est-à-dire de la réserve, mais non soldats, n'auront que la médiocre instruction militaire acquise dans les exercices annuels; il leur manquera toujours le plus important, savoir l'esprit militaire qui ne s'acquiert qu'au régiment.

Il y aura en outre les 150,000 jeunes gens exemptés chaque année de tout service par leur chance heureuse au tirage, lesquels continueront à s'en frotter les mains et ne toucheront jamais un fusil : total 230,000 hommes perdus chaque année pour la défense du pays, tout le fardeau retombant sur les 80,000 maladroits ayant amené les mauvais numéros.

Or, 80,000 × par 9 = 720,000. Ce chiffre représenterait donc la force armée de la France, c'est-à-dire réellement instruite au métier des armes.

Mais le projet qui n'a pas eu la prétention de songer à tout, oublie la mortalité, les maladies et non-valeurs de toutes sortes. Qu'on ouvre les tableaux de recensement et l'on verra bien vite que, s'il reste 600,000 hommes de cette catégorie à rassembler dans un moment suprême, on devra s'estimer fort heureux.

Voilà donc le résultat obtenu au prix des inégalités les plus criantes, en échange du sacrifice de nos libertés, et, quoiqu'on en dise, avec un budget écrasant ! car enfin il y aura 400,000 hommes en permanence sous les armes, sans compter les réunions de la réserve et de la garde nationale mobile; bref, une petite armée et un gros budget!

Tout cela prouve une fois de plus que les corps constitués, politiques, religieux ou militaires, composés cependant d'hommes doués de grandes capacités, n'en arrivent pas moins à l'impuissance quand ils ne vivent que d'idées traditionnelles ; quand ils n'écoutent plus la grande voix discordante, mais souvent juste, de l'opinion publique qui proclame en somme les idées simples de la justice et de la liberté. Essayons, nous, de nous rattacher à ces idées, de les écouter et de les appliquer, et bientôt nous allons voir s'ouvrir devant nous une voie sûre, large et facile.

UN BOURGEOIS.

ABRAHAM LINCOLN

En novembre 1860, Abraham Lincoln fut proclamé président des États-Unis.

Avant d'étudier les rares qualités de ce quatorzième chef du pouvoir exécutif de la grande république américaine, examinons brièvement l'état géographique de celle-ci, sa constitution, et la situation morale des gouvernés.

L'Union comprend l'étendue territoriale située de 25° à 52° latitude Nord, et de 70° à 127° longitude Ouest, entre l'Atlantique à l'Est, la confédération mexicaine au Sud, la mer Pacifique à l'Ouest et l'Amérique anglaise au Nord.

Sa superficie peut être évaluée 313,000 lieues carrées dont un quinzième couvert d'eau. 800 lieues de côtes sur l'Atlantique et 400 sur le golfe du Mexique forment un développement maritime de 1,200 lieues.

La division territoriale, en 1860, était de 31 États et 5 territoires.

Les États — *states* — sont indépendants et se gouvernent eux-mêmes pour leurs intérêts locaux; les territoires — *territories* — sont régis par le gouvernement fédéral. Les districts dépendent d'un État ou d'un territoire.

La réunion de ces différentes républiques forme la Confédération. Le Congrès, ou pouvoir législatif, comprend le Sénat et la Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif est confié à un président éligible à 35 ans, pour quatre années, avec un traitement annuel de 125,000 francs.

Les Européens constituent en grande partie la population, dont les sept dixièmes sont d'origine anglaise. Ceux-ci se divi-

sent en deux types bien distincts, le Virginien et le Yankee. Le premier représente l'aristocratie noble, le second, la bourgeoisie commerçante.

En 1860, les États-Unis comptaient 25,203,497 habitants, dont 4,207,465 noirs esclaves.

L'indépendance des Américains date de 1776. Sauf leur guerre avec l'Angleterre de 1812 à 1815, ils avaient vécu en paix jusqu'en 1861.

Le pouvoir exécutif étant conféré par le suffrage universel, la valeur des électeurs est une garantie du mérite de l'élu. Avant de dire ce que fut Lincoln, voyons succinctement quels hommes le trouvaient digne de les gouverner.

On a beaucoup médit des organisations républicaines; cependant aux États-Unis elles ont produit des résultats très-bons et incontestables.

On a appelé le peuple américain, le peuple homme d'affaires; mais ayant le bon sens d'éviter la guerre, qu'il sait si bien faire, quelle plus grande preuve de sagesse pouvait-il donner que de se livrer au commerce? Celui-ci comprend l'agriculture et l'industrie, donc nécessite toutes sciences.

Aussi quelle exubérance de vitalité intellectuelle constatée par exemple à New-York par la publication de soixante-dix-huit journaux, et par une statistique donnant un écolier sur trois enfants!

L'instruction évidemment ne pervertit pas les esprits méchants et sûrement elle améliore les bons ; ce sont donc d'intelligents suffrages qui ont donné la présidence à Lincoln en novembre 1860.

Aussi allons-nous voir celui-ci à la hauteur de son mandat.

Abraham Lincoln, né le 12 février 1809, dans le Kentucky, d'une famille de pauvres cultivateurs, avait cinquante et un ans lors de son élection.

Enfant, il ne reçut aucune instruction. Obligé d'être ouvrier, il se fit bûcheron et portefaix, utilisant ainsi la force herculéenne que la nature lui avait donnée. Géant d'esprit comme de corps, il économisait, achetait des livres; et ses bûches fendues, il étudiait.

A force d'épargnes il put établir une petite épicerie; et le soir, sa boutique fermée, il préludait à sa future autorité en instruisant ceux plus ignorants que lui.

De professeur il devint fermier à l'aide d'un pécule chèrement amassé. Plus de repos lui permet de se livrer davantage à l'étude. Et bientôt il quitte la ferme pour la jurisprudence qu'il avait approfondie étant employé chez un légiste.

Dès lors son énergie, appuyée sur un talent solide, s'affirme pour tous. Homme de loi, il se gagne bien vite une clientèle sérieuse, sûre de son honnêteté, de son activité, et séduite par la douceur de son caractère, douceur étonnante presque dans un tel colosse.

Ses concitoyens l'envoient d'abord à la législature de l'Illinois, et ensuite au Congrès, de 1847 à 1849.

Certain de son mérite, il dispute en 1858 une élection de sénateur à M. Stephen Douglas.

Enfin, en 1860, il lutte contre M. Seward et le général Frémont pour la présidence, à laquelle il est élu après un ballottage de scrutin, prouvant la sérieuse concurrence de ses rivaux. Il était candidat du parti républicain et des abolitionnistes, mais mal vu des démocrates, c'est-à-dire des futurs confédérés.

Ceux-ci, sans doute, outre le regret de ne pas voir le pouvoir exécutif aux mains d'un des leurs, redoutaient la fermeté de cet homme, qui s'était lui-même créé : individualité redoutable.

Deux partis existaient donc. La configuration du sol, le climat, en modifiant les produits, avaient changé les habitudes et par suite les idées des habitants des divers États.

Les hommes du Nord, non amollis par la chaleur, et approvisionnés par les luxuriantes productions du Sud, s'étaient livrés à l'étude et à l'industrie.

Les hommes du Sud, devant leurs plantations de tabac, de sucre, de coton, de riz, de froment, de café, sur une terre leur donnant tout, laissaient tout travail, s'en reposant sur les esclaves.

Plusieurs causes se trouvaient en présence : l'antagonisme politique entre la démocratie et l'aristocratie, l'intérêt des planteurs sudistes à l'esclavage, les idées anti-esclavagistes des commerçants et manufacturiers du Nord.

A l'élection de Lincoln, il y avait dans la république au moins quatre millions de noirs que l'on vendait à l'encan comme cheptel.

Les Sudistes avaient abusé de l'incapacité du dernier président et des sympathies du dernier vice-président pour agglomérer chez eux les approvisionnements de toutes sortes des États-Unis. Croyant le moment propice, ils prononcent leur séparation de l'Union au lendemain de l'élection Lincoln, et choisissent pour leur exécutif M. Jefferson Davis, illustration militaire.

Le prédestiné à l'attentat du 14 avril 1865 apprend un premier complot sudiste qui voulait l'enlever et le tuer dans le trajet de l'Illinois à Washington, siége du gouvernement depuis 1801. Il déjoue cet audacieux coup de main et s'installe à la Maison-Blanche.

On appelle ainsi le palais exécutif. C'est une grandiose maison carrée, très-luxueuse, mais sans caractère architectural. Elle est perdue dans la capitale de la Columbia, qui, située sur les bords du Potomac et de l'*Eastern Branch*, n'a que dix-sept mille habitants, quand elle pourrait en contenir dix fois plus dans son enceinte.

Le 4 mars 1861, Abraham Lincoln inaugure sa présidence par un discours d'appel à la modération et à la conciliation des partis. Quelle habileté de langage, mais surtout quelle foi dans la puissance du peuple, qu'il ne subordonne qu'à Dieu!

« Concitoyens, dit-il, nous sommes tous amis; appelons-en « à la décision populaire. C'est un crime de prendre les armes « pour conclure des traités. Ceux-ci seront-ils mieux observés « entre étrangers que des lois entre frères? Si le Tout-Puissant, « maître des nations, avec sa vérité et sa justice éternelles, est « de votre côté, hommes du Nord, — ou du vôtre, hommes du « Sud, — votre cause prévaudra certainement par l'arrêt de ce « grand tribunal qui s'appelle le peuple américain. La passion « ne peut pas briser nos liens d'affection. Les cordes mystiques « du souvenir, qui vont de chacun de nos champs de bataille, « du tombeau de chacun de nos patriotes, à chaque cœur qui « bat et à chaque foyer de ce vaste pays, vibreront encore en « chœur pour l'Union sous le toucher des bons anges de la « nation. »

Comme réponse, les Sudistes ou confédérés, les hommes de la Géorgie, de l'Alabama, de la Caroline, de la Floride, du Mississipi, de la Louisiane, du Texas, commencent les hostilités dans la Caroline du Nord en s'emparant du fort Sumter. La petite

garnison, trente-six soldats et le major Anderson, doit capituler après une résistance d'un jour et demi.

A cette nouvelle, le 15 avril, Lincoln convoque les deux Chambres du Congrès. Lui, si modéré hier, en présence de la Constitution violée, se rappelle son serment de la faire respecter. Il demande soixante-quinze mille hommes pour étouffer la rébellion, qu'il annonce officiellement dans une proclamation contre-signée W. N. Seward.

Une des éminentes qualités de Lincoln était de s'entourer de personnages très-capables; aussi s'était-il adjoint M. Seward comme secrétaire d'État. Ce choix devait être funeste, quatre ans plus tard, à celui qu'il honorait.

C'est dans cette lutte de Titans que va s'établir la réputation de grand homme du président Abraham. Quelle magnifique organisation nécessite, en effet, cette série de batailles sur terre et sur mer ! Lincoln désigne les généraux, dirige les affaires, les défend législativement, et bouleverse l'art de la guerre maritime en construisant et lançant les *monitors*. Il diplomatise en politique consommé. Il protége les intérêts de chacun. Il bat monnaie avec un succès attestant la mutuelle confiance du peuple et du président dans leur patriotisme commun. Voici une remarquable explication de cette formidable guerre fratricide, modèle d'éloquence habile :

« Les hostilités de l'ennemi ont imposé au pays une alter-
« native formelle, — la dissolution immédiate ou le sang. Et
« cette alternative embrasse plus que le sort des États-Unis.
« Elle soulève pour tous les hommes la question de savoir si
« une république constitutionnelle ou une démocratie — un
« gouvernement du peuple par le peuple lui-même — peut ou
« ne peut pas maintenir son intégrité territoriale contre ses
« propres ennemis intérieurs. Le gouvernement insurrectionnel
« a été transféré à Richmond. J'ai appelé les forces de l'Union,
« et l'élan unanime a dépassé les espérances les plus ardentes.
« J'ai autorisé le commandant général de ces forces à arrêter,
« juger, condamner, quand il le trouverait nécessaire. Comme je
« suspendais ainsi le privilége du writ d'*habeas corpus*, on m'a
« accusé de violer les lois. Celles-ci me donnent ce droit en
« prévoyant les cas de force majeure, et la rébellion est certes
« un de ces cas. Je me suis occupé de nous gagner les sym-
« pathies des gouvernements étrangers; je vous demande

« 400,000 hommes et 400 millions de dollars. Nos motifs sont « aussi puissants de maintenir nos libertés qu'ils l'étaient pour « les établir. Les États n'ont pas d'autre position légale que « leur position dans l'Union. C'est celle-ci et non pas chacun « d'eux qui a conquis l'indépendance et la liberté.

« La nation a acheté les pays d'où ont été formés plusieurs « de ces États. Est-il juste qu'ils se retirent sans permission et « sans restitution? La nation est endettée pour des emprunts « bénéficant aux séparatistes. Est-il juste que les créanciers « perdent leur argent ou que nous payions pour les rebelles? « Nous luttons pour élever la condition de l'homme. Tous les « hommes sont égaux. Si nous triomphons, l'exécutif agira lé- « galement et constitutionnellement. Il a compris qu'il n'avait « nul droit moral de reculer, *ni même de supputer les chances de « sa propre vie dans ce qui pourra suivre.* »

Lincoln compte sur lui, sur son peuple et sur le Tout-Puissant, qu'il invoque dans toutes ses proclamations et tous ses messages. Tous les cultes sont tolérés aux États-Unis, mais la religion réformée y domine. Naturellement la séparation de l'Église et de l'État y existe. Ses bienfaits sont dus à l'illustre président Jefferson, deux fois élu, en 1801 et en 1805.

Lincoln était déiste, et, sans en faire parade, il le témoignait souvent. Il ordonne un jour de jeûne et d'humiliation après la bataille de Bull's Run, perdue par les fédéraux sous les ordres de Mac Dowell, battus par Johnston, Smith, Beauregard et Jakson.

Il fait un appel de 500,000 hommes et charge Mac Clellan de les conduire à la victoire. Cependant, à Lexington, à Ball's-Bluf, les républicains sont encore battus. Des succès viennent relever leur courage. Ils ont l'avantage à Millspring, puis à Pea Ridge. Grant prend le port Henry sur le Tennessee et fait capituler Donnelson. C'est encore lui qui est vainqueur à Pittsburg-Landing.

A ce moment de la lutte apparaît Lincoln comme organisateur. Il répare les pertes considérables de l'armée et maintient le blocus sur une ligne de côtes de 3,000 milles.

Le *Merrimac*, le *Cumberland*, le *Monitor*, luttent de courage, de témérité, de solidité; l'avantage reste au *Monitor* dans ce premier combat de navires cuirassés, étonnant le monde.

Burnside est envoyé enlever les îles Roanoke. Ferragut, *the*

Old Salamandre, et Butler, soumettent la cité du Croissant. Butler met en pratique le décret d'émancipation des esclaves proclamé par Lincoln.

Constatons l'honnêteté de l'exécutif qui veut aider à l'abolition de l'esclavage en la payant :

« Une nation, dit-il, se compose de trois parties : le terri-
« toire, la population, les lois. Les générations disparaissent,
« les lois changent, la terre reste seule. La situation territo-
« riale amènera quand même la réunion. J'offre de payer en
« trente-sept années les esclaves aux États qui les rendront
« libres. Cette liberté donnée nous vaudra les applaudisse-
« ments du monde, et à jamais la bénédiction de Dieu. »

Il se plaignait de l'égoïsme des étrangers qui, dans la guerre américaine, ne voyaient que leurs intérêts. Ceux-ci étaient gravement lésés. Les États-Unis, en 1858, sur une consommation de 673,822,355 kilogrammes de coton, en avaient livré 468,872,355 kilogrammes. Et la guerre arrêtait leurs livraisons si importantes : arrêt qui jetait la misère en Angleterre et la gêne en France. Les plus grands esprits craignaient l'anéantissement du cotonnier. Sous cette préoccupation, une sommité du libéralisme, de pâtre devenu Richard Cobden, pensa aller serrer la main à l'ancien *raill spitter*. Lincoln ne refusa jamais aucune médiation, mais, persuadé de la nécessité de l'Union, fit toujours du retour à celle-ci une condition *sine qua non* de tout arrangement. Sa sage politique se constate dans le différend du Nord avec les Anglais à propos des envoyés sudistes Mason et Slidell. Ceux-ci venaient en Europe défendre les intérêts des confédérés, quand un navire fédéral, le *San Jacinto*, abordant le paquebot anglais le *Trent*, se fit remettre les deux représentants. Le capitaine fédéral M. Wilkes les traita en prisonniers. Cette violation du pavillon surexcitant les esprits, on parla guerre anglo-américaine.

Lincoln, contre l'avis du Congrès, malgré le désir du peuple, prit sur lui de mettre en liberté les captifs de la fédération. Les hommes vraiment droits se comprennent et ne doutent jamais les uns des autres. M. Bright, l'opiniâtre *quaker*, presque seul avait attesté qu'il comptait sur cette loyale action du président.

En mai 1862, le cri : *on Richmond !* se fait entendre. Mac-Clellan marche contre la capitale des confédérés, chef-lieu de

la Virginie, mais il est battu par le général Lee à Seven-pines. Jakson bat les troupes de Pone, et Braxton-Bragg avance sur l'Ohio.

Lincoln, comprenant qu'il manque de généraux, demande à Garibaldi de conduire de nouveau au feu les soldats des États-Unis. Mais le héros de Caprera, sollicité par ses frères d'armes de ne point les quitter, décline l'honneur de tirer l'épée contre l'esclavage. Son refus dut lui coûter. Lee marche sur Washington, que Mac-Clellan parvient à défendre. Jakson fait prisonniers onze mille fédéraux surpris à Harper's Ferry, où fut supplicié John Brown, et force à capituler les cinq mille défenseurs de Murfordville.

Hooker et Burnside font des prodiges de valeur sur les bords de l'Antietan, et après une nuit passée en présence par les deux armées sur le champ de bataille, couvert de vingt mille morts, celle de Lee repasse le Potomac.

L'attaque héroïque mais sans résultat, à Fredericksburg, des lignes de Lee par Burnside termine l'année 1862.

Les pertes n'arrêtent pas Lincoln dans son énergie. Il demande des hommes et de l'argent, les obtient de la nation et active la lutte. La bataille de Murfresboro coûte vingt mille morts aux deux armées, et n'a qu'un effet moral pour les fédéraux. Ceux-ci, vaincus à Chancellorsville, perdent vingt mille combattants, mais les confédérés payent la journée par la mort de Jakson, un de leurs meilleurs généraux. Lincoln envoie George Meade contre Lee, qui, battu à Gettysburg, évacue le Maryland. Le général Grant, secondé par les amiraux Porter et Ferragut, force Wickburg à capituler, et fait prisonnière la garnison, de vingt-cinq mille hommes. L'amiral Dalhgren et le général du génie Gilmore réduisent en cendres Charleston. Cette ville, au confluent de l'Ushley et du Cooper, a trente mille habitants habitués aux douceurs d'un climat qui permet aux orangers de passer l'hiver en pleine terre. L'effroi est à son comble sous les bombes des monitors; la ville s'effondre, mais l'Union ne peut l'occuper, y planter son drapeau.

Au mois de décembre, le Tennessee est enfin la possession des fédéraux.

Abraham Lincoln ne se rebute pas. Avant la guerre, la dette fédérale était de 60 millions de dollars, le revenu était à peu près d'autant, et les dépenses n'excédaient pas 77 millions

de dollars. Le président voit cette dette monter à 300 millions sterling, sans s'effrayer.

Il a confiance, dit-il, dans le Tout-Puissant qui conduira tout à bien au moment et par les voies que lui inspire sa sagesse. Il s'abstient de prendre part à toute querelle soit entre des États étrangers, soit entre des partis ou des factions au sein de ces États. Il déclare vouloir laisser à chaque nation le soin de ses affaires. Il publie un décret de représailles appelant anachronisme des temps barbares, et crime contre la civilisation du siècle, de réduire en esclavage ou de vendre, à cause de sa couleur, un prisonnier de guerre. Le Sud ne comprend pas ce langage, car un de ses chefs de guérillas, Forrest, déshonore la prise du fort Pillov en passant par les armes la garnison composée de nègres qui s'étaient rendus.

Le général Banks est culbuté dans le Red River, mais est sauvé par l'ingénieur Barly, qui improvise un barrage et fournit ainsi le moyen à la flotille fédérale de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

Cette succession de revers et de victoires décide Lincoln à réunir dans une seule main le commandement de toutes les forces fédérales. Il propose le major général Grant pour le titre et le grade de lieutenant général. Il devinait le vainqueur de la rébellion.

Pour la cinquième fois Grant réorganise l'armée du Potomac, et songe à attaquer Richmond par trois côtés simultanément. Malheureusement, Lincoln, pour ménager le parti abolitionniste dans Butler et le parti allemand dans Sigel, adjoint ces deux généraux au généralissime. Ceux-ci envoyés, le premier, sur la rivière James, et le second dans la vallée de Shenandoah, sont battus et ne secondent pas le plan de Grant. Celui-ci attaque Lee avec 90,000 hommes dans le fourré de Wilderness. Pendant six jours les généraux font des prodiges d'intelligence, les soldats des miracles de courage. Le carnage est affreux, et pas un pouce de terrain n'est gagné d'aucun côté. Grant, privé de ses ailes d'armée, confiées à Butler et Sigel, fait sur Richmond un mouvement de flanc, et engage à Spott-Sylvania une bataille de quatre jours, sans plus de résultat que celle de Wilderness. Le général en chef va s'établir à City-Point afin d'attaquer Richmond du côté du Sud. Pour enlever Petersburg, il lance à l'assaut ses troupes noires, quand ses meilleurs soldats

auraient été nécessaires. Les régiments entiers disparaissent sous l'explosion d'une mine destinée à faire brèche, mais qui laisse vivants assez de défenseurs pour sauver la place.

Alors général et soldats entreprennent sans découragement et sans murmure un siége régulier. En vain Lee fait-il envahir le Maryland, Grant ne bouge pas.

Lincoln n'est pas effrayé de la victoire d'Ewell à Monocacy, et l'attend dans Washington, dont les fortifications effrayent les confédérés qui reculent. Beaucoup de stratégistes accusent de folie Sherman, qui envahit la Géorgie et les deux Carolines, mais bientôt il faut l'admirer quand il plante le drapeau de l'Union sur le berceau de la séparation évacué par sa garnison. Terry et Ferragut prennent Wilmington et Mobile ; Hood se fait battre dans le Tenessee, et Lee ne peut secourir ses lieutenants, obligé lui-même de faire face à Grant, qui opère sa jonction avec Sheridan successeur de Sigel. Le 29, le 30 et le 31 mars, le généralissime fédéral force victorieusement toutes les lignes de son adversaire. Le lendemain il est à Lynchburg et à Richmond. En vain Lee tente de sauver les débris de son armée. Battu à Burkesville il dépose les armes le 9 avril, pensant la cause du Sud perdue, et Grant lui ayant offert une honorable capitulation.

Le président Lincoln était si parfaitement capable pour maîtriser cette gigantesque situation, faite par la guerre, que le peuple lui avait de nouveau conféré le pouvoir exécutif au commencement de 1865. Cette faveur, dont, en près d'un siècle, on n'avait vu que quatre exemples, le rendait aussi célèbre que George Washington, James Madeson, James Monroë, Andrew Jackson, les seuls réélus de la présidence.

Loin d'être fier de cette récompense nationale, il prononce le 4 mars un discours empreint d'une gravité imposée par les événements, mais si conciliant et si fraternel, qu'un évêque français grand connaisseur, M. Dupanloup, en constate officiellement avec admiration le cachet tout chrétien.

Lincoln voyait déjà luire le jour de la réconciliation, la fin de l'esclavage. A la nouvelle des succès permettant d'espérer la paix, il ne parle plus que de concorde. Son caractère tout de franchise ne s'occupe pas du mauvais côté de l'avenir. Il ne songe point qu'il lui faudra conserver cette paix au dehors et à l'intérieur, dominer les partis, ramener les populations à

l'ordre, au travail, à la liberté. C'est qu'il se sent capable de cette grande tâche, et nul ne songe à lui contester cette valeur.

Il ne devait réaliser aucun de ses rêves ; sa joie devait être de courte durée. Le Tout-Puissant, qu'il aimait à invoquer, l'a enlevé à sa famille, à ses amis, à son peuple, à l'univers entier qui l'admiraient et l'aimaient.

Minuscules instruments du Créateur, nous concourons à un ensemble mécanique et intellectuel, dont le but nous est inconnu, puis nous quittons cette vie. Heureux ceux qui à leurs derniers instants peuvent se dire avoir été bien partagés dans la répartition, par Dieu, du travail utile à son œuvre, l'organisation des mondes !

Abraham Lincoln, assassiné le 14 avril 1865, dans sa loge au théâtre de Washington, et mort le 15 au matin, était un des privilégiés, puisqu'il avait eu en partage : le talent, la sagesse, la bonté, lui permettant de sortir d'une classe peu élevée, pour atteindre le faîte du pouvoir. L'extraction humble ajoute à la gloire du parvenu aux honneurs, et fait l'éloge du peuple républicain, sans préjugés.

Abraham Lincoln avait une physionomie respirant la franchise et la bienveillance. Sa modestie était connue de tous. Sa grande taille lui donnait une allure embarrassée. Sa tête allongée, son nez pointu, ses oreilles et sa bouche démesurément énormes, sa barbe et ses cheveux noirs peu soignés, auraient dû lui donner un air dur. Mais ses yeux noirs et pénétrants, remplis d'une remarquable expression de douceur, changeaient l'air de sévérité en air grave très-convenable et même point désagréable. Protecteur des arts, il était très-populaire; on l'appelait *the Old Ab*, le vieux Ab, par abréviation de son prénom.

Sa mort est un deuil général.

Le 14, M. Lincoln se rendit au théâtre et se plaça dans une avant-scène. Avec lui étaient madame Lincoln et deux autres personnes, madame Harris et M. Rathburn. Sur les dix heures, on entendit dans la salle un coup de feu. Au même instant un homme sautait de la loge du président, sur la scène, un poignard à la main.

« *Sic semper tyrannis !* Le Sud est vengé !» cria-t-il en brandissant l'arme. Le temps pour le public de comprendre la vérité suffit à l'assassin pour fuir.

M. Lincoln respirait encore, mais avait la tête ouverte par le coup de feu.

Les précautions prises par le meurtrier, ses déclamations, et un attentat commis au même instant sur M. Seward, font supposer un complot.

La cause du Sud était perdue après la défaite de Lee; si les confédérés sont pour quelque chose dans ce drame dont le dernier acteur sera le bourreau, leur cause est déshonorée.

La mort du président ne modifiera pas les destinées du peuple américain, parce que les hommes de génie ne font pas défaut aux peuples libres.

La constitution fait de droit, pour le restant de la période présidentielle, le vice-président, chef du pouvoir exécutif. Les rouages administratifs ne seront donc même pas arrêtés.

Trente secondes ont suffi pour enlever à tous Abraham Lincoln, mais aussi pour l'immortaliser. Il est mort martyr de la cause si vaillamment défendue, elle était sainte, la renommée de la victime ne périra point.

Il laisse une femme et un fils désolés, des concitoyens en larmes. Qu'ils soient fiers du cri spontané et unanime jeté par tous les gouvernements, par toutes les nations: Honneur à Lincoln!

Blessé à dix heures du soir, le président a vécu jusqu'au lendemain sept heures du matin, mais sans recouvrer connaissance. Il est mort sans agonie apparente. L'autopsie a trouvé la balle dans le cerveau. Le corps embaumé a été placé dans un cercueil avec cette simple inscription :

ABRAHAM LINCOLN
SEIZIÈME PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS
NÉ LE 12 FÉVRIER 1809
MORT LE 15 AVRIL 1865.

Ses funérailles ont eu lieu au milieu d'une foule considérable en pleurs. La perte d'un grand homme éminemment bon ne saurait être trop pleurée. Mais ses regrets, le peuple américain doit les prouver en continuant la sage politique Lincoln, et il le comprendra.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.